FRC 2.15311

15311

Case
FRC
11835

PÉTITION *

DES

CHIENS DE PARIS,

A LA

CONVENTION NATIONALE,

RELATIVEMENT AUX SUBSISTANCES;

PAR M. GOUIN, ANCIEN CHEF DE DIVISION DES POSTES.

FRÈRES ET AMIS,

Vos prédécesseurs et vous avez reçu, avec tant de complaisance, la Pétition des citoyens des quatre parties du Monde, que nous

* Ce petit ouvrage fut imprimé en 1797, par Le Normant, et vendu par les libraires du Palais-Royal.

croyons avoir aussi quelque droit d'attendre de vous la même faveur. Nous avons pensé que si la couleur du visage suffisoit pour vous attendrir sur le sort des Africains, la bonté du cœur, qui est notre qualité dominante, devoit vous inspirer aussi quelqu'intérêt pour nous qui sommes Français.

Les nègres ont eu un savant apologiste et un zélé défenseur en M. Raynal; mais le bon La Fontaine et le célèbre Buffon, dans leurs ouvrages immortels, nous ont assigné un rang assez distingué parmi les animaux, pour nous donner l'orgueil d'aspirer à l'estime de tous les gens de bien; et nous devons compter sur la vôtre, lorsque nous voyons comblé de vos bienfaits un nombre considérable de bêtes, qui n'ont d'autre instinct que celui de la férocité.

Nous avions eu le bonheur d'échapper jusqu'à ce moment à toutes les horreurs inséparables d'une *belle révolution :* nous devons notre salut à notre prudence, plutôt qu'à notre adresse; notre rôle dans le Monde, est de tout entendre, sans rien dire; nous avons toujours méprisé celui de dénonciateur, quoiqu'il fût magnifiquement récompensé, et nous

nous en sommes bien trouvés ; car si malheureusement quelques-uns de nos collègues, qui avoient suivi Mirabeau partout, jusqu'au Panthéon exclusivement, eussent commis la moindre indiscrétion, notre *caste* auroit infailliblement tombé sous les coups des hommes de sang du 14 juillet, des 5 et 6 octobre, des septembriseurs, des jacobins, des sans-culottes, des comités et tribunaux révolutionnaires; de tous ces messieurs enfin qu'on nommoit autrefois patriotes *purs et prononcés.*

Mais si nos jours furent respectés par le glaive, tandis que le sang français couloit à grands flots, au nom de la *vertu,* sur la terre de la liberté, nous nous voyons atteints aujourd'hui par un autre fléau non moins redoutable. Nos maîtres, dans ces jours de gloire et de conquêtes, qui le croiroit? manquant de pain pour eux-mêmes, ne peuvent plus subvenir à notre subsistance; ils redoutent notre faim canine, dans un temps où il n'est pas même permis d'avoir une faim ordinaire; ils nous chassent de la maison; et craignant de nous voir augmenter le nombre des enragés qui, depuis six ans, dévastent et

dépeuplent la France, ils nous tuent ou nous font noyer dans la Seine.

C'est dans des circonstances aussi désastreuses que nous avons cru devoir nous assembler paisiblement et sans armes, pour délibérer sur les moyens d'assurer notre existence, en nous rendant utiles à la chose publique.

Le choix du lieu de nos séances a excité quelques légers débats parmi nous. Plusieurs de nos collègues inclinoient pour la maison de l'Evêché, à Paris; mais la grande majorité a rejeté cet avis, craignant la contagion de l'exemple, et se souvenant bien que cette maison, autrement l'asile de la vertu, étoit devenue depuis quelques années le repaire de quantité de renégats et d'antropophages; d'autres paroissoient portés pour le Champ de Mars, autrefois champ de la Fédération; mais un de nos collègues a représenté qu'on pourroit bien dire de nos délibérations et de nos sermens: *Autant en emporte le vent*, etc : ainsi cet avis fut encore rejeté; enfin, on proposa la place de la Révolution, que nous avons nommée la place des Martyrs (quoique de grands coupables y aient reçu la juste punition de leurs crimes); la proposition fut adoptée d'une voix

* le Duc D'orleans, et autre

unanime, et avec enthousiasme. « C'est à des » cœurs comme les nôtres, a dit un membre, » qu'il convient de préférer ce lieu-ci; notre » fidélité doit éclater sur le tombeau de nos » maîtres; et s'il faut que nous périssions, » c'est ici que nous devons mourir. » Un de nos collègues, très-estimé parmi nous pour ses inclinations guerrières et son goût pour la musique, vouloit qu'avant d'ouvrir la séance nous chantassions en chœur ce beau morceau de Philidor, dans l'opéra d'Ernelinde: *O Mars, reçois nos sermens*, etc. Mais il nous falloit des sabres, et nous n'en avions pas; car, soit dit entre nous, frères et amis, et sans vouloir vous faire peur, vous savez bien que les acteurs de l'Opéra ne chantent ce chœur-là, qu'avec un sabre nu à la main, ce qui donne à la scène la dignité qui lui convient.

Pour nous conformer aux lois de nos aïeux, nous n'avons convoqué que les chefs des différentes races de chiens, connus par leur savoir, leurs bonnes mœurs et leur probité. Chacun a conservé ses noms et ses titres *honorifiques seulement;* nous l'avons jugé ainsi, pour éviter les divisions que nos ennemis, les lions et les tigres, n'auroient pas manqué de

susciter dans notre assemblée, afin de nous dévorer plus à leur aise : nous avons procédé ensuite à la vérification des pouvoirs ; plusieurs de nos collègues, auxquels on avoit insinué qu'ils étoient méprisés du reste de l'assemblée, avoient voulu, pour s'en venger, élever quelques difficultés sur cet article important ; mais ayant bientôt reconnu la loyauté et la sincère affection de leurs frères, ils ont retiré les motions incendiaires qui leur avoient été suggérées par des amis perfides : tout s'est passé dans le plus grand ordre ; et tous animés du bien public, nous avons juré de mourir plutôt que de trahir la confiance de nos commettans et les intérêts de la patrie.

Vous voyez aujourd'hui devant vous ces chefs de famille, dont nous allons faire l'appel nominal, savoir : Le dogue d'Angleterre, le dogue d'Allemagne, le danois, l'arlequin, le roquet, le grand lévrier, le braque, le basset, l'épagneul, le bichon, le chien de Sibérie, le barbet, l'artois, le turc et le mâtin.

Nous avons élu l'arlequin pour notre président ; nous l'avons jugé plus en état que tout autre, de faire des réponses adroites et insignifiantes aux pétionnaires malveillans qui

pourroient un jour venir nous demander compte de notre conduite.

L'épagneul et le bichon, plus timides que leurs frères, étant accoutumés à une vie agréable et passible, grâces aux soins des dames, dont ils sont les heureux et fidèles gardiens, craignoient que nous ne fussions tous traités comme *suspects et incarcérés*, attendu l'origine étrangère de plusieurs d'entre nous; mais nous les avons rassurés, en leur démontrant que la félicité publique ne dépendoit pas de ces misères-là, et que l'origine, quelle qu'elle fût, ne devoit exclure ni les vertus, ni les talens, ni la bienfaisance, surtout quand tous les membres d'une assemblée sont légalement convoqués; ainsi nous avons passé à l'ordre du jour, motivé sur ce que nous étions chargés par nos pouvoirs, de mettre l'ordre, et non pas le désordre, dans les affaires de l'Etat.

D'ailleurs, notre frère la danois a bien contribué aussi à nous tranquilliser sur cela, lorsque prenant la parole il a dit : « J'ai beaucoup » d'amis dans la ci-devant France; ils n'ont » rien à me refuser, parce que ma cour a gardé » une parfaite neutralité dans les affaires pré- » sentes. La cour de Suède et son ambassadeur,

» qui sont nuls dans tout ceci, nous protége-
» roient aussi contre les malveillans, s'ils vou-
» loient nous chercher chicane. »

L'assemblée, par un mouvement spontané, se lève en masse sur les deux pattes de derrière, et vote des remercîmens au frère le danois, qui renouvelle la promesse *d'utiliser* son zèle, dans l'occasion, pour la sûreté de ses collègues.

Nous allions procéder à la rédaction de la présente Pétition, lorsque nous fûmes troublés par un de ces événemens qui ne sont que trop fréquens dans les assemblées nombreuses et respectables; notre frère le lévrier, chargé de la police intérieure du lieu de séances, vient avertir le président qu'il s'y étoit introduit un renard, coiffé d'un bonnet rouge, lequel se permettoit des propos tendans à notre avilissement; il racontoit que les Romains sacrifioient tous les ans un chien, parce que ces animaux n'avoient pas fait leur devoir (qui étoit apparemment d'aboyer), lorsque les Gaulois s'approchèrent du Capitole pour s'en emparer; il en concluoit que nous n'aimions pas les républiques; il prétendoit qu'un de nous avoit ajouté à ses prénoms, dans les intentions contre-révolutionnaires, le nom de César, qui,

disoit-il, devoit être proscrit, suivant les lois faites ou à faire; il nous faisoit un crime d'avoir, dans notre jeunesse, sauté pour le roi et pour la famille royale; il nous reprochoit encore d'avoir été au service des aristocrates, et de les avoir aidés à verser le sang innocent des cerfs, des lièvres et des perdrix.

Ces inculpations malignes excitèrent l'indignation de l'assemblée: le chien turc, un peu entiché encore du despotisme de son origine, vouloit qu'on punît de mort sur-le-champ le perturbateur; nos frères les dogues, dans ce moment de colère et de disette, n'en auroient fait qu'une bouchée; mais ils furent tous rappelés à l'ordre, à l'humanité et à la diète, et le calme se rétablit à la voix seule du président, sans le secours du chapeau ni de la sonnette, attendu qu'il n'y a point de montagnards dans notre assemblée; et sur la motion d'un de nos modérés, il fut décidé que le renard paroîtroit tête nue à la barre, et qu'il y entendroit un petit discours fraternel du président, lequel s'exprima ainsi :

« Maître renard, jusqu'à présent nous » avons ri, comme tout le monde, de vos » ruses et de vos finesses : ce que le bon La

» Fontaine nous a raconté du tour que vous
» avez joué à monsieur du Corbeau, ne nous
» avoit donné aucune prévention défavorable
» sur votre *moralité;* il s'est laissé, comme
» tant d'autres, séduire par la flatterie; vous
» lui avez attrapé son fromage; il n'y avoit
» sûrement dans cette action-là, rien qui dût
» vous faire mettre *hors la loi;* mais nous ne
» pardonnons pas aux cœurs pervers, aux
» esprits malfaisans, qui vont partout semant
» la discorde et la division. Eclairés par l'ex-
» périence de six ans de misère et de crimes,
» nous sommes bien convaincus à présent que
» les révolutions ne se font que par la calom-
» nie, l'or et l'intrigue : les peuples, naturelle-
» ment bons et crédules, se laissent facilement
» tromper, quand on se sert du séduisant
» prétexte du salut public : les Anglais ont été
» dupes comme nous des intrigans révolu-
» tionnaires lorsque, pour exciter un soulève-
» ment en faveur de l'ambitieux et hypocrite
» Cromwel qui fit assassiner son roi pour se
» mettre à sa place, ils semèrent le bruit que la
» rivière de la Tamise étoit minée, et que l'on
» vouloit la faire sauter pour faire mourir de
» soif tous les habitans de Londres. C'est ainsi

» que nous avons cru, au mois de juillet 1789,
» que les ennemis ravageoient nos plaines, et
» que des troupes françaises alloient, par ordre
» du roi, mettre Paris à feu et à sang ; c'est
» ainsi que les factieux, profitant de notre
» terreur panique, envoyèrent sonner le tocsin
» dans toute la France, pour faire prendre les
» armes aux habitans des villes et des cam-
» pagnes, et faire courir sur les prétendus
» ennemis qu'on cherchoit partout, qu'on ne
» trouvoit nulle part, et qu'on ne pouvoit voir
» qu'au Palais-Royal à Paris.

» Allez, maître renard ; allez dire à ceux
» qui vous envoient, que les Français détrom-
» pés, ne croiront plus les calomniateurs, quelle
» que soit la couleur de leur bonnet, et qu'ils
» attendent du temps et de la vengeance divine
» la réparation des maux qu'on leur a faits.

» Apprenez que si les chiens de l'ancienne
» Rome ont favorisé par leur silence les entre-
» prises des Gaulois, nos bons aïeux, loin de
» blâmer ce trait, nous devons l'admirer et en
» être reconnoissans ; il sert à prouver l'ancien
» et fidèle attachement des chiens pour les
» Français, et à nous convaincre qu'ils

» n'étoient pas aussi bête que les oies (1), dont » la Gaule a eu tant de raison de se plaindre.

» Si l'un de nous se nomme César, il n'a » point acquis un si beau nom par des crimes, » tels que ceux que l'on peut reprocher à vos » Scœvola et à vos Brutus modernes, nés dans » la fange et faits pour y mourir; et si dans » leur printemps, nos jeunes camarades ont » sauté pour le roi et pour la famille royale, » c'étoit un jeu très-innocent, qui inspiroit » de la gaieté à tous les Français, et qui ren- » doit notre sort plus agréable; nous étions, » grâce à nos petits talens, bien reçus dans » toutes les sociétés, et surtout bien mieux » traités qu'aujourd'hui dans les cuisines.

» A l'égard de la chasse aux cerfs, aux » lièvres et aux perdrix, dont on voudroit » aussi nous faire un crime, nous avons pu » nous livrer à cet exercice avec nos maîtres, » sans aucun scrupule; il étoit permis alors de » manger de la chair de ces animaux, comme » il est permis à présent, et bien difficile de

(1) On sait que les oies, par leurs cris, ont contribué à sauver le Capitole, au moment où les Gaulois vouloient s'en emparer.

» manger du bœuf, du veau et du mouton; mais » nous a-t-on jamais vu manger de la chair » humaine? avons-nous établi parmi nous des » comités d'assassinats publics? connoît-on dans » nos familles, des Roberspierre, des Carrier, » des Collot, des Billaud, des Barère, des » Couthon, des Saint-Just, des Lebon, des » Fouquier, et tant d'autres qui sembloient » avoir acheté le privilége barbare d'égorger » les hommes à tant par tête? De tels actes » de férocité ont-ils jamais été insérés dans » nos bulletins avec mention honorable? Les » monstres! ils ont assassiné des milliers de » Français; leur barbarie ne s'est appaisée » que parce qu'elle a enfin lassé la main de » leurs bourreaux; et ils nous reprochent la » chasse aux lapins! O temps! ô mœurs! »

C'est trop vous entretenir, frères et amis, de ces affreux souvenirs; l'ombre de tant d'innocentes victimes doit troubler assez votre repos pendant la nuit, sans qu'il le soit encore pendant le jour; vous en avez besoin pour travailler à nous procurer des subsistances; c'est pour seconder vos soins paternels, en ce pénible moment, que nous venons vous offrir nos petits services.

Peut-être qu'un des plus grands obstacles à l'arrivage des farines, est la difficulté des charrois, occasionnée par la rareté des chevaux; il reste encore, à la vérité, un grand nombre d'ânes; mais ils suffisent à peine pour les travaux des districts. Vous savez, frères et amis, que l'on nous emploie en Flandres avec quelque succès, principalement à Lille (cette ville si bien fortifiée, si florissante autrefois, sous le règne de la *tyrannie*); on voit tous les jours dans cette cité quantité de nos frères attelés à des petites charrettes, destinées à transporter hors de la ville des engrais pour les terres : nous réclamons aussi l'honneur d'être employés aux transports des farines. Nous n'avons pas besoin d'hommes pour nous conduire; ils sont si rares, que nous craindrions qu'on ne nous donnât pour conducteurs des membres de quelques comités révolutionnaires. Plusieurs de nos collégues, qui se sont exercés sur différens théâtres de la province, avant de débuter à la foire Saint-Laurent et à la foire Saint-Germain, où ils ont paru avec succès, ont conservé quelques connoissances de géographie, qu'on acquiert toujours mieux en voyageant à pied; ils pourront bien

aisément nous conduire à Pontoise, à Corbeille, à Mantes, et jusques dans la Brie, s'il est nécessaire. D'ailleurs, le comité d'instruction publique ne leur refusera sûrement pas les renseignemens dont ils pourront avoir besoin.

Tel est, frères et amis, l'objet de notre Pétition. Nous ne demandons pour nos honoraires qu'un petit morceau de pain quotidien, numéroté, pareil à celui que vous avez la bonté de faire délivrer tous les matins, par le trou de la serrure des boulangers, aux habitans de la bonne ville de Paris, et nous crierons tous les jours après avoir déjeûné : Vivent la paix et l'union !

FIN.